

—Oui, mais qu'importe cela, puisqu'il y a cent contre un à parier que cette famille n'existe point ?

—Qu'en savez-vous ?

—Ah ça ! docteur, avez-vous fait des recherches de votre côté, et ces recherches vous ont-elles appris des choses que la justice ignore ?

—Je n'ai fait aucune recherche, je ne sais rien de positif, mais une lucur m'a traversé l'esprit...

—Au sujet de la famille de l'inconnu ?

—Oui.

—Vous croyez qu'elle existe ?

—Peut-être...

—Expliquez-vous !!

—Pas en ce moment... Je veux avant tout éclaircir mes doutes.

—Un mot seulement... Si vos suppositions étaient fondées, en résulterait-il un danger pour Fabrice et pour moi ?...

—Oui, et terrible, mais le hasard a mis dans mes mains la créature de qui viendrait ce péril... J'en suis le maître absolu, et du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, je puis l'anticiper...

—De qui parlez-vous ? s'écria Fabrice.

—Ne m'interrogez pas et contentez-vous, quant à présent, de veiller sur le matelot...

—Ah ! soyez tranquille !

—Autre chose ! reprit Frantz en changeant de ton et en versant du vin de Champagne dans les coupes. Je propose de porter la santé de notre ami Fabrice, le futur millionnaire !

—Comment, millionnaire ? murmura le jeune homme.

—Eh ! oui, pardieu, mon cher ! dit René. Il paraît que votre voyage à Melun sera pour vous une source de fortune ! Vous voilà le benjamin d'un oncle richissime qui ne voulait plus entendre parler de vous !

—Mon oncle s'est en effet rapproché de moi, grâce aux circonstances, mais il ne dénoue pas pour cela les cordons de sa bourse...

—Allons, allons, mon cher Fabrice, fit le médecin des folles, ne nous traitez pas en naïfs, ce qui nous humilierait fort... Vous avez sur l'esprit du banquier de New York un empire absolu, ce dont je vous félicite sincèrement, et vous êtes bien trop habile pour ne pas lui faire payer un bon prix les larmes sympathiques et les sages conseils que vous lui prodiguez... Convenez donc, en bon garçon, qu'il vous confie les clefs de sa caisse, et vous ouvre sur sa maison un crédit illimité...

Fabrice poussa un soupir et répliqua :

—Ah ! mes amis, que n'en est-il ainsi !... Malheureusement, vous vous trompez du tout au tout ! Mon oncle est un brave homme, mais égoïste et personnel autant qu'on le puisse être ! Il se propose d'user et d'abuser de moi... Je ne suis pour lui, en réalité, qu'une façon d'intendant, de secrétaire et de conseiller...

—Eh bien ! dit René en riant, conseillez-lui de tester en votre faveur... ce qui serait pour nous une excellente affaire, puisque nous avons juré sur l'honneur de tout mettre en commun, et qu'entre gens de notre sorte un serment vaut une signature, parfois même un peu mieux...

Fabrice secoua mélancoliquement la tête.

—Je ne vous conseillerais pas, fit-il, d'acheter bien cher ce qui me reviendra de l'héritage !

—Bah ! deux ou trois millions, au moins...

—Trois millions ! répéta le jeune homme. La fortune entière de mon oncle dépasse à peine ce chiffre !

—Eh bien ! vous pouvez être légataire universel...

—Vous oubliez que M. Delarivière possède une maîtresse et une fille naturelle, et justement il a résolu d'épouser la mère pour légitimer la bâtarde...

—La mère est folle... répliqua le docteur avec un mauvais rire.

—Elle peut cesser de l'être.

—Si j'y consentais, oui... dit Rittner en riant toujours, et je n'y consentirai qu'à bon escient...

—Mon oncle peut vous reprendre Jeanno et la conduire dans une autre maison de santé...

—Je l'en désire !...

—Pourquoi ?

—Parce que votre intérêt étant de me prévenir, quand le vieillard arriverait il arriverait trop tard...

Ceci fut dit sèchement et d'un ton sinistre, capable de glacer le sang dans les veines du plus intrépide.

Fabrice et le docteur se regardèrent en silence pendant un moment, puis le docteur reprit :

—Croyez-moi, cher ami, la succession ne vous échappera pas.

—A défaut de la mère, il restera toujours la fille, murmura Fabrice.

—Ses droits sont limités...

—Mon oncle est le maître, en la mariant, de lui donner toute sa fortune...

—C'est possible en effet, et ce serait fâcheux, mais nous aviserons...

—Je n'ai pas confiance... dit Fabrice, le succès me paraît douteux...

—Je le regarde comme assuré... répliqua le docteur. Vous hériterez... fût-ce malgré vous... Je m'en charge !...

—Prenez garde.

—A quoi, s'il vous plaît ?...

—Je devine vos plans... Ils sont bien dangereux...

—Soyez paisible. Je suis un homme pratique, moi, et je n'oublierais pas, comme vous l'avez fait, de supprimer l'écusson d'un revolver avant de m'en servir ! Surveiller le matelot, mon cher Fabrice ! Surveillez-le de près ! Voilà mon dernier mot !... Sur ce, vous tombez de sommeil, nous nous ferions scrupule de vous retenir plus longtemps... Un dernier verre de vin de Champagne, et bonsoir...

Le neveu du banquier quitta son siège.

—Bonsoir... répéta-t-il après avoir bu et en allumant un cigare. Demain, docteur, dans l'après-midi, j'irai vous serrer la main à Auteuil...

—J'y compte.

—Quant à vous, René, à bientôt...

—A bientôt, cher ami...

Après un échange de poignées de mains, plus cordiales en apparence qu'en réalité, Fabrice sortit.

—Voilà un gaillard qui voudrait nous faire travailler pour lui et nous donner le moins possible en échange ! dit René Jancelyn, les yeux fixés sur la porte qui se refermait. Est-ce votre avis, docteur ?

—Absolument ! Je lis dans son jeu... Ce garçon nous cache quelque chose et rêve de nous exploiter, mais qui compte sans son hôte risque fort de compter deux fois. C'est un vieux et sage proverbe en qui j'ai confiance.

—Si Fabrice, croyant à l'héritage dont, quoi qu'il dise, le chiffre est énorme, voulait rompre l'association et se soustraire aux engagements pris ? demanda René.

—Il n'y réussit point ! Se séparer de nous, malgré nous, est pour lui une chose impossible... Nous le tenions déjà par l'affaire de Melun, et je le tiens de plus par la folle qu'il a eu l'heureuse idée d'amener chez moi. En le menaçant de la guérir et de la rendre à son oncle, je ferai signer à ce cher Fabrice tous les engagements nécessaires. Nous lui tirerons les millions du feu, mais nous en aurons notre part... et ce ne sera pas la plus faible...

Frantz soula.

—L'addition, dit-il au garçon, et qu'on s'informe si ma voiture est arrivée... La voiture du docteur Rittner.

Le coupé du médecin des folles—un petit coupé noir, point voyant, mais bien tenu et admirablement attelé—stationnait devant la porte.

Rittner solda l'addition, reconduisit à son logis René Jancelyn qui demeurait rue Taitbout, et reprit le chemin d'Auteuil.

Pendant ce temps Fabrice, singulièrement pensif, regagnait en fiacre la rue de Clichy.